

ANNA ENQUIST

Les Endormeurs

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Arlette Ounanian

ACTES SUD

I

EXPOSITION

Drik de Jong attend.

Il attend dans sa propre salle d'attente qui n'est pas vraiment une salle d'attente, plutôt un coin sous l'escalier où il n'y a de place que pour une seule chaise. Une photo représentant une rangée d'arbres dans un paysage de polder est accrochée au mur droit.

Drik de Jong attend un nouveau patient. Veut-il savoir ce que l'on ressent quand on attend ici sur cette chaise? Peu probable. Il est très rare que quelqu'un s'assoie sur cette chaise car Drik de Jong ménage une bonne pause entre ses rendez-vous et il s'arrange pour que ses patients ne se rencontrent pas.

La double porte de son cabinet est ouverte. Bien qu'il ne soit que onze heures du matin, il a allumé la lampe au-dessus de son bureau et celle qui se trouve un peu en biais derrière le fauteuil du thérapeute. Il s'est assis un instant dans ce fauteuil et il a vu les rideaux défraîchis et, derrière, un ciel couvert – on est en octobre et la lumière va disparaître. Mais pas ici, a-t-il pensé, dans cette pièce, il faut une lumière jaune, chaleureuse. Faire une provision de lampes à incandescence pendant qu'il en est encore temps, ces nouvelles ampoules économiques sont horribles. Un éclairage de prison.

Il regarde sa montre. Encore trois minutes. S'il allait pisser? Vaut mieux pas. Pas prendre le risque que la sonnette retentisse alors qu'on se lave les mains avec le bruit de la chasse d'eau en arrière-fond sonore!

Le patient n'est pas le seul à être nerveux lors d'un premier rendez-vous. C'est aussi un moment relativement crucial pour le thérapeute. Il doit faire toute une série de choses à la fois. Observer, écouter, établir le contact, prendre des décisions, en informer le patient, évaluer, mémoriser. Être très concentré et suffisamment détendu cependant pour se faire une idée de la personne. Drik respire un bon coup.

Cela fait plus de six mois qu'il n'a pas exercé. Il a fermé son cabinet quand la maladie de sa femme s'est aggravée. Il a pu terminer deux analyses, trop brusquement et un peu prématurément, mais ça pouvait passer. Il a adressé un troisième analysant à un collègue ainsi que quelques patients en thérapie. Il n'acceptait plus de nouveaux patients. Du jour au lendemain, ses journées étaient vides et il ne pénétrait plus que rarement dans son cabinet.

Le rez-de-jardin était devenu le centre de la maison. Hanna y attendait la mort, allongée sur un lit d'hôpital beaucoup trop haut. C'est là que bouteilles d'oxygène, pompe à morphine et pieds à perfusion firent leur apparition. Là que les gens s'entassaient – le médecin, les amis, les infirmières, un interne anesthésiste de l'hôpital. Lui-même restait collé au mur, il n'arrivait pas à se frayer un chemin jusqu'à elle. Sa sœur était là, Suzanne.

Il l'avait toujours considérée comme sa petite sœur, de quatre ans sa cadette. Maintenant, c'est elle qui avait pris les choses en main. À sa grande surprise,

elle avait réussi à obtenir un congé d'une durée indéterminée. Ça tombait bien, avait-elle dit, la moitié des salles d'opération étaient en réfection et il y avait momentanément des anesthésistes en surnombre. Elle pouvait donc s'absenter sans état d'âme, elle aimait Hanna et elle voulait être un soutien pour Drik. Elle s'était arrangée pour que sa belle-sœur fasse son funeste trajet dans sa propre maison, en ayant vue sur son jardin. Vers la fin, elle restait souvent dormir. Sur le divan des patients.

Ne pas y penser, pas maintenant. Pas à cette triste fin. Ses rapports avec Suzanne, voilà quelque chose à quoi il peut réfléchir. Elle s'était rapprochée de lui, plus qu'autrefois mais différemment, elle avait inversé les rôles. Il n'était plus l'aîné tout à coup, c'est elle qui prenait les initiatives et il dépendait d'elle. En un certain sens, ça n'a pas changé. Au moins trois fois par semaine, il va s'asseoir à sa table et il dîne avec elle et Peter, son mari, qui est aussi le meilleur ami de Drik, et parfois avec Rose, leur fille. Ça lui plaît, il a l'impression de faire partie d'une famille. Il n'a pas envie que ça change. Une régression. Il s'en donne le droit.

Drik se renverse en arrière et appuie sa tête contre le mur. Quelque part, dans la rue, dans une voiture un jeune homme attend qu'il soit onze heures. Peter l'a appelé il y a quelques semaines : "Il ne serait pas temps que tu te bouges un peu ? Je te vois tellement impliqué pendant les soirées d'intervision. Tu devrais peut-être songer à reprendre le boulot. Enfin, c'est mon sentiment."

Bien qu'il ait fermé son cabinet, Drik continuait à se rendre aux soirées d'intervision bihebdomadaires.

Il n'avait évidemment pas de cas à présenter mais il écoutait ses collègues analystes parler de leur pratique. Certains avaient deux ou trois de ses anciens patients en thérapie, il pouvait ainsi suivre leur vie à distance. Quand la maladie d'Hanna s'était aggravée, les récits avaient commencé à glisser sur lui. Il était là parce que les mots prononcés ne concernaient pas Hanna, parce qu'il voulait s'entourer d'amis, qu'il voulait fuir la maison. Mais c'est peut-être aussi parce qu'il n'y était pas question d'Hanna qu'il lui avait semblé que l'amitié se diluait progressivement. Vers la fin, il avait cessé de s'y rendre.

— Tu as quelqu'un à me proposer ? avait-il demandé à Peter. Peter travaille à l'hôpital psychiatrique où il s'occupe de la formation. Les internes doivent obligatoirement faire une analyse didactique pendant un certain temps et Peter coordonne cette partie de la formation. Un étudiant de première année s'était adressé à lui, il songeait sérieusement à faire une thérapie, alors que la plupart de ses condisciples attendaient la troisième ou la quatrième année s'il s'avérait que le traitement serait de longue durée. Celui-ci voulait commencer tout de suite. Peter avait pensé à Drik.

— Dis-lui de me téléphoner. Comment s'appelle-t-il ?

Quand ils sont aussi pressés, c'est qu'il y a anguille sous roche, avait-il considéré. Cela cache un problème, un appel au secours. Du coup, je pourrai commencer tout de suite, sans avoir à gratter et à ramer pendant des semaines pour faire apparaître le refoulé.

Il étire ses jambes. Deux chaussettes identiques, un bon point. Des chaussures pas cirées, hum ! Pas

terrible! Le plancher du couloir brille. Le portemanteau est vide, à l'exception d'un parapluie. Les portes ouvertes du cabinet laissent entrer la lumière. Tout est prêt, se dit-il. Il n'y a plus que moi. Faire connaissance, m'orienter pour savoir quels sont ses souhaits et ses attentes, se mettre d'accord sur les conditions – une heure fixe, quoique, je suis maintenant on ne peut plus flexible, le tarif, les factures mensuelles, la durée approximative de la cure, sa formation prévoit cinquante séances remboursées, les autres seront à ses frais, ce serait bien de l'en informer d'emblée, ne pas se laisser bousculer par le temps, cela vaut mieux, qui va faire la cuisine ce soir, Suzanne ou Peter? Tout à l'heure, après ce patient, un peu de marche ou de vélo, c'est bon pour le moral. Sauf si on se met à cogiter. Il voit le visage livide d'Hanna en pensée et il est submergé par un vif sentiment d'échec.

Il y avait eu le manque d'enfant, le dévouement un peu excessif à leur travail respectif, les efforts conjugués pour se trouver diverses passions, les promenades en montagne, l'opéra, les amis. Tout cela assombri par l'échec, même s'ils n'en parlaient jamais. Elle avait vraiment aimé son travail, Hanna. Des recherches historiques sur les mentalités au XVIII^e siècle – les Lumières, les sciences, l'évolution du sentiment religieux. Elle donnait des cours passionnants à des étudiants en histoire dont elle pouvait parler avec une véritable sollicitude. Il l'écoutait alors, avec son oreille de psy, en quête de traces d'ambivalence, d'un optimiste trop surfait et trop rigide, de mécanismes de défense. Fous-lui la paix, finissait-il par penser, elle ne feint pas, elle a l'air d'aimer vraiment ce qu'elle fait. Ces gosses s'attachent à elle, elle fonctionne très bien là-bas, tout le monde

est content. Arrête donc de chercher la petite bête. Ce qu'elle fait et la façon dont elle le fait ne diffère pas foncièrement de la façon dont je conçois mon travail, qui me semble normale. J'aime mon métier et je le trouve fascinant même si on pourrait tout aussi bien le qualifier d'absurde. Dix ans de formation, après une spécialisation en psychiatrie ou, comme Peter l'a fait, après une formation de psychologue clinicien. Une immersion totale dans une pensée psychanalytique en grande partie dépassée, un assujettissement à un ensemble obsolète de cours, colloques et supervisions, une année entière d'analyse didactique. En tout, cela prenait tellement de temps, d'argent et d'attention qu'on pouvait croire que rien d'autre n'importait sur terre que cette formation. La structure hiérarchique de l'Association de psychanalyse qui s'occupait de la formation avait toutes les caractéristiques d'une communauté religieuse, d'une secte, elle infantilisait les participants. Le cours du soir hebdomadaire réunissait dix étudiants et un prof autour d'une table et chaque étudiant espérait, dans son for intérieur, qu'on ne lui donnerait pas la parole. Ils se sentaient coupables s'ils n'avaient pas lu l'article imposé et ils ricanaient comme des élèves de primaire. Dans la journée, ils faisaient un travail difficile qui comportait de lourdes responsabilités et, le soir, ils endossaient un rôle qui ne correspondait pas à leur âge. Pas désagréable, la plupart du temps. Étrange en tout cas.

Mais il y avait un bon revers à la médaille : il avait beaucoup appris, il avait pu se confronter à différents maîtres, pressentir ce qu'il voulait ou ne voulait pas devenir. Il avait été contraint de réfléchir, de trouver sa propre voie et c'est ce parcours qui avait

façonné le thérapeute qu'il était aujourd'hui. Son amitié avec Peter avait été d'une valeur inestimable, ils s'étaient encouragés à se libérer de l'identité analytique prescrite et avaient utilisé avec zèle leur tout nouveau savoir dans la branche où ils travaillaient tous les deux, la formation psychiatrique. Il avait vu Peter réussir, avant lui, à relativiser l'importance de l'Association parce que sa famille avait pris le pas sur toute autre chose. Priorité aux enfants.

Le sentiment d'échec, de ne pas assumer, l'espoir chaque fois désabusé, il avait pu les mettre de côté pendant des années. Il avait pris exemple sur Hanna, sa sérénité ; ils avaient conservé leur secret en silence quand la période des examens de fécondité s'était achevée. Il s'était senti étrangement soulagé à l'époque. Il n'avait plus rien à prouver.

Entre-temps, Rose était née. Drik revoit Hanna tenir le nourrisson dans ses bras, une image hiératique, la clarté d'un Jan Van Eyck, pas de son, des couleurs vives. Il était resté dans l'embrasement de la porte, partagé entre la crainte et l'espoir, écrasé par un sentiment de culpabilité aussi lourd qu'inutile. Elle va s'enfoncer dans une dépression incurable, devenir apathique, me repousser. C'est ce qu'il avait pensé. La petiote avait attrapé le doigt d'Hanna et l'avait porté à sa bouche. Elle s'était mise à le sucer. Hanna avait ri et l'avait regardé. Elle avait l'air heureuse.

Il avait voulu y croire. Ils s'étaient tous deux beaucoup investis dans leur nièce, ils étaient, à côté des parents, devenus des personnes importantes pour Rose. Peter et Suzanne, compréhensifs, les laissaient participer le plus naturellement du monde à toutes les réjouissances familiales. Anniversaires, Saint-Nicolas, vacances.

Toute attache est source de chagrin. La maladie d'Hanna avait déchiré Rose. Au début, elle se refusait à y croire, elle s'entêtait à attendre la guérison. Ensuite, quand il ne lui fut plus possible de nier l'évidence, elle ne supportait qu'à grand-peine d'aller voir sa tante. Lorsqu'elle venait, elle ne disait pas un mot mais ressortait en trombe de la chambre de la malade pour aller pleurer, inconsolable, dans la cuisine. Elle se détournait de sa mère – qui était médecin et incapable de prévenir le désastre. Elle se sentait trahie. Elle avait cherché un logement, en toute hâte, une hantise, il fallait qu'elle parte, qu'elle quitte la maison familiale, et le plus vite possible. Suzanne laissait faire, après tout, Rose était déjà étudiante et elle avait dix-neuf ans. Peter se faisait du souci mais il ne voulait pas retenir sa fille. Il faisait tout son possible pour maintenir le contact avec elle.

Protéger la relation de travail, pense Drik. Il sourit et sent comme les muscles de son visage se sont tendus. La relation de travail a la priorité, il faudra que je m'en souvienne tout à l'heure. Personne n'a intérêt à ce que le patient s'en aille. Et c'est ce qu'il fait si on le confronte à des interprétations qu'il n'est pas prêt à entendre. Donc : ne pas dire tout ce qu'on pense, être sur ses gardes, essayer de comprendre ce dont le patient a besoin à un moment donné.

Il est onze heures et deux minutes. Le patient est en retard ou la montre de Drik avance. Il se lève et fait quelques pas dans le couloir. Ses semelles frappent le bois verni du sol. Sur le seuil de son cabinet, il s'arrête et regarde.

Quel foutoir, en fait ! Ce fauteuil de thérapeute aux bras luisants et à l'appuie-tête huileux ! Le creux,

qui trahit vingt ans de position assise. L'usure du tapis à l'endroit où il pose ses pieds et dans les passages vers le siège du patient et le bureau. Le divan et ses coussins, qu'on n'utilise plus depuis des lunes ; la boîte avec les kleenex sur une table minable. La bibliothèque avec les vieux textes fondamentaux de l'analyse : Kohut et Kernberg, Karen Horney, Fenichel, un bon mètre de Freud, l'énigmatique Greenson. Au bas de l'armoire, en désordre, des piles d'articles photocopiés qui datent de l'époque de ses études. Des papiers poussiéreux, en partie déchirés. On dirait la collection de journaux d'un taré dans un taudis. Si les services sociaux venaient jeter un œil chez lui, on l'embarquerait. Dans la voiture bleue, comme on disait autrefois. J'en menaçais Suzanne quand elle ne faisait pas ce que je disais. Pourquoi est-ce que je ne me débarrasse pas de toute cette paperasse ? Je pense vraiment fourrer un jour mon nez à nouveau là-dedans ?

Les livres plus récents, beaucoup de psychiatrie et de neurosciences, s'alignent sur les étagères au-dessus du bureau. Le plateau du bureau est vide. Tous les anciens dossiers sont rangés dans les tiroirs en dessous. Il n'y a pas de nouveaux dossiers. Ici, on n'écrit pas, on ne lit pas de littérature spécialisée.

Un bloc-notes, pense-t-il. Un stylo. Des lunettes de lecture. Il rassemble ces objets et les place sur le bureau, près de son fauteuil. Il lui faudra bien écrire deux ou trois trucs. Il n'est plus très sûr de sa mémoire tout à coup, de sa capacité à retenir et à ordonner rapidement les nouvelles données et impressions. Un sentiment de dépit mêlé d'irritation le gagne. Avant il savait tout, il était fermement convaincu de pouvoir retenir sans difficulté ce que

le patient lui disait durant les cinquante minutes de la séance, de se remémorer comme par magie tous les faits et les émotions qui s'y rapportaient dès qu'il aurait à nouveau le patient devant lui, que ce soit la semaine suivante dans son cabinet ou dix ans plus tard au coin d'une rue. Ça lui revenait d'un coup : les fantasmes de suicide, la vie amoureuse culpabilisante, le caractère de la mère, les causes de la mort du père, le frère haï, les études interrompues.

Il s'enorgueillissait du fonctionnement de sa mémoire et l'appréhendait cependant avec une certaine distance. Il ne fallait surtout pas chercher à comprendre, on risquait d'endommager la magie. Il fallait, en même temps, avoir une oreille extrêmement attentive et être décontracté, à la limite, être assis mollement dans son fauteuil. Ne pas trop s'appliquer. Ne pas laisser son esprit vagabonder. C'est contradictoire. Drik le sait et il ne le sait pas. Comme d'habitude, pense-t-il, tu fais comme tu as toujours fait, tout simplement. Mais le bloc-notes alors ? Ma foi, pour noter l'adresse, le numéro de téléphone, l'âge – et ensuite, poser les mains et écouter. Se mettre à écrire dès que le patient sera parti. Il remarque une légère couche de poussière sur le plateau du bureau.

Drik sursaute quand la sonnette retentit. Un signal court, hésitant et puis un autre, un peu plus long. Il traverse le couloir à pas résolument lents. Il ouvre la porte, tend la main. Il dit son nom.

Le garçon, sur le trottoir, répond à sa poignée de main.

— Je m'appelle Allard Schuurman, dit-il.